

cent entre Ischia et Capri et viennent se briser aux pieds du Pausilippe, sont d'un azur intense et largement nacrées des plus vives nuances de l'argent, du rouge et de l'orange : tout est bruit, splendeur et gaieté dans la nature napolitaine. M. Justin Ouvrié connaît mieux le ciel de la Normandie que l'atmosphère de la mer sicilienne.

Le *Stolzenfeld sur le Rhin* convient mieux à la manière de l'artiste, cependant n'a-t-il pas mis quelque afféterie dans la reproduction de ce gracieux paysage ? Le château avec ses teintes rosées, jaune tendre, avec ses sculptures si propres, si bien conservées, semble fait pour les étagères d'une dame ; le vieux fleuve lui-même, avec ses petites ondes caressantes, a un air galant qui lui permettrait d'orner une composition signée par Lancret, Boucher ou Watteau.

M. Appian s'est placé, cette année, au premier rang parmi nos paysagistes. Ses deux tableaux, *le Pont du Diable, près Molinges* et *un Soir* (campagne du Dauphiné), nous offrent la réunion de qualités bien précieuses. Nous y trouvons le fini élégant et précis de M. Justin Ouvrié, la perspective exacte et l'atmosphère transparente et légère de M. de Curzon, tout cela uni à une manière individuelle et à une étude soignée des effets de lumière, des accidents variés du terrain. Ces deux compositions signalent un très-grand progrès dans le talent de M. Appian comme peintre ; ses dessins au fusain, composés avec science et richesse d'invention, l'avaient déjà depuis longtemps classé comme un artiste d'un goût élevé et difficile.

M. Allemand, dont la manière de sentir est toujours énergique et originale, fait incessamment des tentatives nouvelles ; autrefois il nous présentait des tableaux qui, par leur disposition et leur couleur, paraissaient pleins de réminiscences des vieux tableaux hollandais. Aujourd'hui on le voit marcher sur les traces de Théodore Rousseau, les *Premiers jours d'avril*, *le Coucher de soleil dans les bois au mois d'octobre*, annoncent l'imitation de procédés systématiques plutôt qu'une impression directement éprouvée en face de la nature. La *Bise noire en novembre* est le meilleur ouvrage de M. Allemand ; il est sévère, sombre, triste et rempli de la poésie mélancolique de la saison qui est le symbole de la décrépitude.

Si nous voulions signaler avec détails tous les paysages qui présentent des parties dignes d'éloges, nous excéderions les bornes raisonnables, et du reste, comment préciser le charme particulier, la séduction souvent très-vague qui caractérisent chacune de ces œuvres ? Nommons donc seulement M. Viot de Bourg, M. Castan de Genève ; recommandons les paysages suisses de M. de Fontenay et de M. Zimmermann, *la Campagne de Montpellier* de M. C. Brun, avec ses oliviers, ses lointains azurés, et son soleil clément ; les compositions de M. Anrioud, grises et ternes, mais qui présentent une belle ordonnance et des lignes classiques ; les tableaux de M. Auguin, Balfourier, Baudit, Brissot de Warville, Saltzmann, et enfin les tableaux de deux artistes lyonnais, MM. Carrand et Chenu, nouveaux venus dans la lice et qui font concevoir de belles espérances.

M. Humbert de Genève nous a donné trois études d'animaux ; son dessin n'est peut-être pas très-correct, mais *le Matin en automne dans les prés* est remarquable par un paysage plein de vérité : c'est une prairie dont les extrémités se terminent en marécage ; un brouillard argenté tombe sur la terre, l'eau s'attache en gouttelettes au sommet des herbes ; on ne saurait saisir la réalité avec plus de bonheur.

M. Albert Lugardon, aussi de Genève, expose un attelage de bœufs, retenant, sur une pente abrupte, le char d'un sablonnier, puis une écurie dans laquelle un cheval blanc, frappé par un dragon qu'il vient de blesser par une ruade, fait effort pour se cabrer malgré la longe qui le retient à la